

M. CLAUDIUS MARCELLUS DANS LE RÉCIT LIVIEN

Résumé. — La figure historique de M. Claudius Marcellus est une de celles qui ne sauraient laisser indifférent. Le fait qu'il soit aussi l'ancêtre du jeune Marcellus, époux de Julia, héritier présomptif d'Auguste, dont la mort en 23 compromit les plans dynastiques du *princeps*, permet de comprendre l'intérêt qu'un historien tel que Tite-Live pouvait lui porter en composant son *Ab Vrbe condita* ainsi que la place conséquente qui lui est de fait réservée dans le récit livien. Au reste, le soin que l'historien a pris de peaufiner continuellement son portrait indique assez l'importance de l'enjeu symbolique qui a été conféré à ce personnage. On verra en particulier que son souci de le comparer à Fabius Maximus, le fameux Cunctator, est constant et constitue pour l'auteur un outil privilégié pour caractériser son héros et mettre en lumière la fonction de ce dernier au sein de sa philosophie de l'histoire.

Abstract. — M. Claudius Marcellus is a most prominent figure of Roman History. Being an ancestor of Julius's husband and heir presumptive to the throne until his premature death put an end to all expectancies, he couldn't but be of the utmost interest to Livy while composing his *Ab Vrbe condita*, which explains his important function within Livy's narrative. The way Livy makes his portrait more and more refined and carefully elaborate shows how symbolically important to the historian this character was. It will be seen in particular that Livy's concern to compare him with Fabius Maximus, the famous Cunctator, is constant and constitutes for the author a privileged tool to characterize his hero and to highlight the latter's function within his philosophy of History.

La figure historique de M. Claudius Marcellus est une de celles qui ne sauraient laisser indifférent. Une première fois, il traverse de façon fulgurante l'histoire de Rome en remportant en 222, une victoire éclatante contre les Insubres, devant Clastidium, en Gaule Cisalpine, alors qu'il était consul. Sa gloire tient surtout ici au fait d'avoir pu tuer cette même année, et ce de sa propre main, le chef gaulois Viridomar, et d'avoir remporté l'insigne honneur d'offrir les dépouilles opimes à Jupiter Feretrius, à l'instar du légendaire Romulus et du très controversé tribun militaire Aulus Cornelius Cossus¹. Cela lui vaudra d'être célébré par Naevius qui composera en son honneur le fameux *Clastidium*. Pendant la deuxième guerre punique, Claudius Marcellus sera le seul à oser se montrer réellement offensif contre

1. Cf. note 107, *infra*.

Hannibal après la bataille de Cannes. La résistance victorieuse qu'il oppose au chef punique à Nola en 216 sera elle aussi chantée par les poètes, et, longtemps après les événements, Silius Italicus n'hésitera à affirmer qu'il s'était agi là d'un succès plus grand que celui remporté à Clastidium². L'autre grand moment de sa carrière sera la prise de Syracuse en 212 après un long siège qui lui aura donné l'occasion d'être confronté au génie d'Archimède. En revanche, sa fin tragique en 208 manque de panache. Parti en reconnaissance avec l'essentiel de l'État-Major romain, il tombe à Vénouse, victime de son imprudence et de son désir d'en découdre avec Hannibal. Telles sont les données brutes de la carrière de celui qui fut cinq fois consul. Si l'on ajoute à ce glorieux palmarès le fait que le même personnage est aussi l'ancêtre du jeune Marcellus, époux de Julia, héritier présomptif d'Auguste, dont la mort en 23 compromet les plans dynastiques du *princeps*, on comprend l'intérêt qu'un historien tel que Tite-Live pouvait lui porter en composant son *Ab Vrbe condita* ainsi que la place conséquente qui lui est de fait réservée dans le récit livien. Au reste, le soin que l'historien a pris de peaufiner continuellement son portrait indique assez l'importance de l'enjeu symbolique qui a été conféré à ce personnage. On verra en particulier que son souci de le comparer à Fabius Maximus, le fameux Cunctator, est constant et constitue pour l'auteur un outil privilégié pour caractériser son héros et mettre en lumière la fonction de ce dernier au sein de sa philosophie de l'histoire.

1. M. Claudius Marcellus : un héros catonien

Les vertus cardinales des dirigeants dans le récit livien

Le personnage de Marcellus est essentiellement construit autour des qualités cardinales caractérisant les généraux romains dans le récit livien³. Ces derniers se doivent en effet de manifester leur supériorité (*maiestas*) en s'entourant de tout l'appareil du pouvoir susceptible de souligner leur prestige (*dignitas*) et la haute conscience qu'ils ont de leurs responsabilités, en se comportant avec sérieux (*grauitas*). La modération (*moderatio*) mais aussi une forme de sévérité (*seueritas*) caractérisent également la relation du général avec sa troupe ainsi qu'avec les peuples conquis. Le sens de la protection des faibles et le respect de la bonne foi (*fides*) constituent un autre aspect fondamental de l'éthique dirigeante. Le récit livien permet aussi de

2. Sil. Ital., *Punica*, XII, 166 et s. ; 295 et s.

3. Sur le système axiologique livien, cf. B. MINEO, *La Philosophie de la communication entre dirigeants et dirigés à travers l'étude de la troisième décennie de l'Ab Vrbe condita de Tite-Live*, thèse de Doctorat non publiée, soutenue en 1994 à l'université de Lille III ; idem, *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris, 2006, p. 67 et s. On y trouvera également l'abondante bibliographie à ce sujet.

distinguer le bon général à son absence de cupidité (*avaritia*), à son souci de ne pas s'enrichir personnellement (*parcus et probus*). L'ensemble de ces qualités appartient, en réalité, au code régissant le clientélisme de la classe dirigeante romaine et correspondent à l'idéal républicain traditionnel faisant primer le seul intérêt général (*patria*). Ce sont des qualités que l'on pourrait, par métonymie, qualifier de catoniennes, dans la mesure où le personnage incarne dans le récit livien et la tradition historiographique l'antique Rome républicaine aux mœurs sévères par opposition à la 'nouvelle' Rome, toujours plus ouverte à l'hellénisme dont les progrès sont encouragés par Scipion l'Africain⁴.

D'autres *uirtutes* interviennent encore pour définir cette fois-ci de façon très concrète l'art du commandement militaire. Dans le récit livien, le bon général est celui qui sait ne devoir renoncer à aucun moment à la verticalité

4. Sur le Caton livien, cf. Liv., XXIX, 19 : dénonciation des comportements à la grecque de Scipion en Sicile – Tite-Live ne cite pas ici nommément Caton, mais se fait l'écho de critiques portées en réalité par ce personnage, ainsi qu'on le comprend à la lumière de la *Vie de Caton l'Ancien* de Plutarque (III, 5) ; XXXII, 27 : intégrité de Caton en Sardaigne qu'il libère des usuriers ; XXXIV, 18 : campagne de Caton en Espagne, justice de la discipline militaire que Caton impose à ses troupes (*disciplina*), et endurance du général (*fortitudo*) ; XXXIV, 1-4 : refus par Caton de la *luxuria* et de l'*avaritia* : hostilité de Caton à l'abrogation de la *Lex Oppia* ; XLI, 34 : Caton et la *Lex Voconia* relative à la réglementation des legs faits aux femmes ; sévérité de la censure de Caton : XXXIX, 40-44 ; XLII, 34 ; le sens de la justice de Caton incite les Espagnols à se placer sous son patronage (XLIII, 23) ; Caton dénonce les détournements d'argent opérés par L. Cornélius Scipion en Asie (XXXVIII, 54) ; justice et bonne foi de Caton à l'égard des Rhodiens (XLV, 25) ; A. E. ASTIN, *Cato the Censor*, Oxford, 1978 ; P. GRIMAL, *Le Siècle des Scipions*, Paris, 1975, p. 201-209 ; J.-L. FERRARY, *Philhellénisme et impérialisme*, Rome, 1988 ; D. et Y. ROMAN, *Rome et l'hellénisme*, Paris, 2005. Sur l'exploitation par Tite-Live de la figure de Caton pour symboliser à Rome l'esprit de résistance aux progrès de la *luxuria* et de l'*avaritia* induits par la pénétration de l'armée romaine dans l'espace hellénistique, cf. B. MINEO, *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris, 2006, p. 327. La figure livienne de Caton est fidèle dans ses grandes lignes à la tradition concernant le personnage, telle qu'elle se dégage de la lecture des fragments des *Origines*, CORNELL T12 = Gell., 6, 3, 7 ; 6, 3, 52 : le discours sur les Rhodiens ; CORNELL T3 = Cic., *Brut.*, 89 ; Cic., *De orat.*, I, 227 ; Val. Max., 8, 1 ; Liv., *Per.*, XLIX : contre l'injustice à l'endroit des peuples soumis ; conception républicaine du pouvoir, aux antipodes de la conception du héros hellénistique : Caton ne citait pas le nom des généraux romains, car, de son point de vue, la gloire de la victoire revenait avant tout au peuple romain : CORNELL T20 = Plin., *N.H.*, 8, 11 ; l'austérité des Romains vient de leurs origines sabinnes et lacédémoniennes : CORNELL F51 = Gell., 14. Discours de Caton contre Galba, coupable d'une guerre conduite injustement contre les Lusitaniens : CORNELL F106 = Cic., *Brutus*, 89-90. Sur Caton et les *Origines*, cf. l'introduction et la bibliographie les plus à jour : T. J. CORNELL, *The Fragments of the Roman Historians*, vol. I, Oxford, 2013, p. 192-218 (introduction et bibliographie) ; *ibid.*, vol. III, p. 59-159, (commentaire des fragments).

de la communication entre dirigeants et dirigés⁵ : les *artes imperatoriae* ne sauraient être dévolues aux rangs subalternes : la *disciplina* doit être la règle, les généraux donnant les ordres, les dirigés se gardant bien de prétendre imposer leur point de vue ou leur initiative.

Sur le plan militaire, un bon général romain doit agir avec efficacité (*diligentia*) et rapidité, obéir aux règles de prudence dictées par l'expérience (*prudencia*), analyser rationnellement les conditions stratégiques (*mens*) et n'engager les opérations qu'avec l'accord des dieux en leur rendant les hommages qui leur sont dus (*pietas*).

Tel est le cadre axiologique précis à l'intérieur duquel il importe d'apprécier la nature du regard que Tite-Live nous invite à porter sur les qualités reconnues dans le récit livien à Claudius Marcellus.

Les qualités politiques de Claudius Marcellus : un héros catonien

Pour l'essentiel, le portrait que Tite-Live brosse de Marcellus correspond aux vertus cardinales attendues d'un général romain dans l'*Ab Vrbe condita*.

Claudius Marcellus semble de fait échapper aux reproches de démagogie qui frappe des figures comme C. Flaminius (consul en 217, rendu responsable de la défaite de Trasimène) et C. Terentius Varro (consul en 216, commande les forces romaines à Cannes), présentés, quant à eux, comme des *populares* avant la lettre. Au contraire, à plusieurs reprises, le vainqueur de Clastidium manifeste son respect de l'autorité du Sénat. C'est notamment le cas lorsque les rescapés de la bataille de Cannes sollicitent l'intervention de leur général pour obtenir un adoucissement de leur sort et la possibilité de faire la démonstration de leur *uirtus*. Si Marcellus accepte d'entendre leurs doléances, il n'en souligne pas moins son souci de s'en remettre à l'avis du Sénat sur ce point⁶. Ce dernier fait alors savoir qu'il ne voit pas « quelle tâche confier à des soldats qui avaient abandonné leur poste à Cannes ». Tite-Live reste ici silencieux sur la réaction de Marcellus, alors que Plutarque indique que le décret du Sénat aurait contrarié le général qui regrettait qu'il ne lui eût pas été ainsi offert de réparer l'infortune de ses concitoyens en échange de leurs services⁷.

Ce positionnement politique lui vaut du reste d'être en butte aux attaques des tribuns de la plèbe qui s'en prennent à lui, comme à l'ensemble de la classe dirigeante, en l'accusant d'être partie prenante du complot

5. B. MINEO, *ibid.*, p. 45-66.

6. Liv., XXVII, 7.

7. Plut., *Marcellus*, 13, 10. Les traductions du texte de Plutarque sont d'A.-M. OZANAM, *Plutarque, Vie parallèles*, Paris, 2001.

visant à prolonger indûment le conflit pour obtenir des prorogations de commandement. Il suffit cependant à Marcellus de rappeler ses titres de gloire militaire pour être élu consul à l'unanimité des centuries⁸. Marcellus, sans être un ami de la plèbe, n'est donc pas caractérisé non plus comme son ennemi, puisqu'il se montre capable de séduire cette dernière par sa seule *uirtus*, sans pour autant recourir à la démagogie. À cet égard, il paraît cependant bien plus proche de Fabius Cunctator que du futur africain qui, si lui aussi est capable de se prévaloir de ses hauts faits militaires, paraît politiquement plus soucieux de gagner les suffrages de la plèbe en faisant valoir son charisme personnel, fondé sur le prestige de sa maison et sur sa jeunesse⁹. Marcellus est ainsi bien éloigné de la tentation de forcer la main du Sénat en quelque occasion que ce soit en s'appuyant sur la plèbe, comme le fera le jeune Scipion en 205 pour obtenir la province d'Afrique¹⁰.

Grauitas

Le sérieux et la gravité sont également un autre aspect de la personnalité que Tite-Live prête à Marcellus. Rien ne vient prêter le flanc à la critique dans son comportement parfaitement digne d'un Romain. On ne retrouve pas chez lui en particulier le goût affecté par Scipion en Sicile pour le mode de vie des Grecs tant sur le plan vestimentaire que sur celui de la fréquentation des lieux de culture hellénistique que sont le théâtre, le gymnase, la palestine. Il était révélateur à cet égard que Tite-Live n'ait pas choisi d'évoquer les accusations portées contre le personnage lors de sa candidature au consulat en 214, selon lesquelles Marcellus aurait vécu à la grecque et non point en Romain, une version rappelée par Plutarque, soucieux, quant à lui, de souligner le philhellénisme de son personnage¹¹. Manifestement, l'historien a pris bien soin de le différencier de Scipion afin de lui conserver une patine de vieux romain qui le rapproche encore une fois de Fabius. Tout comme le rapproche de ce dernier l'austérité que l'historien prête à son personnage en lui refusant tout trait humoristique. L'historien choisit ainsi délibérément de taire les propos badins tenus par Marcellus alors que celui-ci est tenu en échec par Archimède devant Syracuse, plaisanteries que rapportent pourtant aussi bien Polybe que Plutarque¹² :

Quand cesserons-nous de nous battre contre ce géomètre Briarée qui prend nos navires pour des tasses à puiser l'eau de mer, repousse avec mépris notre sambuque comme on jette une coupe après boire, et surpasse les géants aux cent bras de la mythologie en lançant sur nous tant de traits à la fois ?

8. Liv., XXVII, 21, 2.

9. Liv., XXVI, 41.

10. Liv., XXVIII, 45, 1.

11. Liv., XXIV, 9, 7 ; Plut., *Marcellus*, 27, 3.

12. Liv., XXIV, 34 ; Pol., VIII, 6 ; Plut., *Marcellus*, 17, 2 (texte cité en traduction).

Fides et integritas

La loyauté et l'honnêteté avec lesquelles Marcellus règle les affaires de Sicile après la prise de Syracuse¹³, son refus de l'enrichissement personnel (qui n'est pas sans rappeler l'attitude de Caton en Sardaigne¹⁴) et son souci d'offrir aux vaincus la protection de son patronage sont le gage d'une *fides* toute romaine que rien ne vient démentir dans le récit. Très révélateur à cet égard, l'épisode se déroulant au Sénat où Marcellus doit répondre aux accusations de cruauté des Siciliens, épouvantés par la perspective de le voir revenir dans l'île. La bonne foi et la loyauté de Marcellus apparaissent alors de façon éclatante à sa manière de refuser d'intervenir de quelque façon que ce soit pour empêcher les Siciliens de présenter leurs doléances devant l'assemblée des Pères. En acceptant de répondre ensuite à ces accusations et de se justifier devant la délégation, il continue de faire la démonstration de sa bonne foi, et de sa modération (*moderati animi gloriam eo die adeptus consul senatum dimisit*)¹⁵. Cette *fides* est enfin l'objet d'une reconnaissance officielle au moment où, après avoir obtenu que Marcellus renonce à obtenir la Sicile comme province, les Siciliens demandent à leur vainqueur de leur accorder sa protection, témoignage de cette confiance qu'inspire le comportement loyal et modéré de Marcellus¹⁶. En cela, au demeurant, Marcellus ne se distingue guère de Scipion, dont la bonne foi suscite elle aussi à bien des reprises la confiance des vaincus ; il ne diffère pas davantage sur ce point de Fabius, présenté comme un homme de la *fides*, sauf vers la fin de sa carrière, lorsque, à l'occasion de la prise de Tarente, celui-ci fait massacrer indistinctement toute la population, y compris ceux dont la trahison lui avait permis de prendre finalement la cité¹⁷. Certes, il ne s'agit pas d'un manquement à la *fides* stricto sensu, car la *fides*, en l'occurrence l'espoir d'un traitement relativement clément, n'est attendue qu'en cas de *deditio*. Cependant, le fait de procéder à cette boucherie en frappant indistinctement ceux-là mêmes qui l'avaient approché pour l'aider à prendre la cité, constitue un acte déloyal qui contraste avec la façon dont Marcellus s'est comporté à Syracuse¹⁸. Il est clair, en tout cas, qu'en ayant, pour ce qui est de la

13. Liv., XXV, 40 : « Après la prise de Syracuse, Marcellus, après avoir réglé avec une telle loyauté et une telle honnêteté l'ensemble des affaires siciliennes en se proposant de la sorte d'accroître non seulement la gloire mais aussi la majesté du peuple romain [...] » Traduction B. MINEO (toutes les traductions de Tite-Live proposées dans cette contribution sont de l'auteur).

14. Liv., XXXII, 27 : intégrité de Caton en Sardaigne qu'il libère des usuriers.

15. Liv., XXVI, 26, 9 : « Après avoir gagné ce jour-là la gloire qui s'attache à un esprit modéré, le consul renvoya le Sénat. »

16. Liv., XXVI, 32, 8.

17. Liv., XXVII, 16, 6.

18. Liv. XXV, 31.

fides, l'avantage sur Fabius, pourtant un parangon de vertus traditionnelles, Tite-Live a voulu insister sur la *fides* exceptionnelle du héros.

Seueritas

La loyauté de Marcellus ne l'éloigne pas pour autant des principes de dureté sévère toute catonienne qui semblent caractériser l'exercice traditionnel du droit de la guerre à Rome. La prise de Syracuse et le traitement des cités siciliennes avant et après la victoire romaine illustrent particulièrement bien la dureté de l'attitude de Marcellus, à égale distance de la cruauté et de la clémence. Ainsi, si Marcellus prétend se présenter en libérateur de Syracuse, il n'en est pas moins déterminé à ne pas faire de cadeau à la cité et à lui faire subir ce qui lui paraît être la juste rétribution de sa défection. Lorsque les habitants des quartiers de Néapolis et de Tuché se présentent à lui pour lui demander de leur accorder la vie sauve, le général accepte d'interdire l'exercice de toute violence à l'égard des hommes libres, mais livre à la soldatesque les esclaves et la ville entière condamnée à être pillée¹⁹. Seules les demeures de ceux qui avaient choisi le parti romain furent épargnées, Marcellus estimant que les torts commis envers Rome depuis la défection de la cité pesaient davantage que les bienfaits découlant de l'alliance avec Hiéron II²⁰. La ville sentit donc, dans toute sa rigueur les effets de l'exercice du droit de la guerre²¹, simple expression de *seueritas* apparemment de la part du vainqueur, *a priori* à l'abri du reproche de cruauté de la part de l'auteur. Nous verrons cependant que faute de pouvoir directement accuser Marcellus de *saeuitia* en cette circonstance, Tite-Live a néanmoins laissé au lecteur attentif des indices susceptibles de donner corps à la légende noire répandue par les Syracusains contre leur vainqueur.

Encore une fois, l'exercice de la sévérité par Marcellus situe donc le personnage à mi-chemin entre Fabius et Scipion, le premier ayant fait preuve d'encore plus de violence lors de la prise de Tarente, tandis que les dispositions à la clémence du second²² (à l'exception notable de l'épisode d'Iliturgi²³) sont bien étrangères au comportement du vainqueur de Syracuse. Au demeurant, le silence que l'historien observe sur un épisode rapporté par Plutarque et dont la source serait Poseidonios, où l'on voit Marcellus accorder le pardon à la cité d'Engyon, laisse bien apparaître le souci de Tite-Live de ne pas situer Marcellus du côté de la clémence, instrument suspect permettant aux généraux vainqueurs de développer leur

19. Liv., XXV, 25.

20. Liv., XXV, 31, 4.

21. Liv., XXV, 31, 9.

22. Notamment à l'égard de Mandonios et d'Indibilis, en Espagne (Liv., XXVIII, 34).

23. Liv., XXVIII, 20, 6.

clientèle²⁴. On ne retrouve pas non plus chez lui l'indication selon laquelle Marcellus aurait manifesté au Sénat son regret de ne pas pouvoir conserver la Sicile comme province, ce qui lui eût permis de réparer 'l'infortune de tant de citoyens'²⁵. En revanche, Tite-Live ne manque pas d'entrer dans le détail de son règlement des affaires de Sicile qui lui donne l'occasion de souligner une nouvelle fois la rigueur du général qui refuse de pardonner ceux qui n'ont accepté de livrer leur cité que sous l'effet de la peur que leur aura inspirée la prise de Syracuse²⁶.

Il importe en outre de relever que le récit de la prise de Syracuse donne également à Tite-Live l'occasion de conférer à son personnage un autre trait catonien, à savoir la simplicité de mœurs qui le met à l'abri de toute cupidité (*avaritia*). Si le pillage de Syracuse est aussi lucratif que l'aurait été la prise de Carthage au moment de son apogée²⁷, Marcellus ne transporta rien à Rome à des fins personnelles, mais le butin servit seulement à orner la ville et à proclamer la gloire et la majesté de Rome²⁸.

Un général républicain

La stature d'homme d'État que Tite-Live entend conférer à Marcellus en fait encore un représentant de l'ancienne génération d'hommes politiques, plus soucieux de l'intérêt général que de leur propre gloire. Afin d'éviter toute discorde à un moment critique pour l'histoire de Rome, il renonce à exercer la charge de consul pour l'année 215²⁹. Présenté comme un excellent général, à l'instar de Fabius, il est loin d'apparaître comme un homme au charisme exceptionnel, comme Scipion, véritable dynaste en puissance. Marcellus échappe ainsi à tout processus d'héroïsation, ce qui permet encore une fois de le classer parmi les figures 'catoniennes' de l'histoire livienne. On ne trouvera pas chez lui le génie fulgurant d'un Alexandre ou de Scipion devant Carthagène ou à Zama. La réussite ne dépend pas uniquement de lui, et Tite-Live ne manque pas de souligner la part prise par son entourage dans la réussite de ses campagnes. C'est ainsi grâce à l'observation opérée par l'un de ses négociateurs pendant une trêve que

24. Plut., *Marcellus*, 20, 3-11. Dion Cassius insiste, quant à lui, sur le caractère débonnaire de Marcellus, incapable de faire preuve de sévérité à l'égard de ses troupes (XV, 31).

25. Plut., *Marcellus*, 13.

26. Liv., XXV, 40, 4.

27. Liv., XXV, 31, 11.

28. Liv., XXVI, 31, 9-10 ; XXV, 40, 1-3 ; Cic., *De signis*, 54, 121.

29. Liv., XXIII, 31, 13-14 ; Plut., *Marcellus*, 12.

Marcellus remarque la moindre hauteur de la tour Galéagra³⁰ et comprend qu'il est possible d'investir la ville de ce côté là. Chez Plutarque, c'est Marcellus lui-même qui relève ce détail décisif pour la suite des événements³¹.

On trouve par ailleurs dans l'évocation de la mort de Marcellus par Plutarque bien des détails, absents chez Tite-Live, trahissant le souci de conférer un statut héroïque au général tombé. Ainsi, selon le biographe de Chéronée, Hannibal aurait-il admiré le cadavre de Marcellus lorsqu'on le lui eut présenté. Il aurait ordonné de recouvrir son corps d'ornements dignes de lui, de le faire brûler, de recueillir ses restes dans une urne d'argent sur laquelle il aurait placé une couronne d'or et fit porter ces restes au fils de Marcellus. En chemin, les porteurs auraient cependant rencontré quelques Numides qui les attaquèrent pour s'emparer du vase. Dans la lutte qui s'ensuivit, les ossements auraient été répandus, et finalement Hannibal aurait renoncé à les retrouver³². Plutarque nous rapporte aussi que selon Auguste et Tite-Live (pour ce dernier, l'information est erronée), l'urne aurait bien été remise au fils de Marcellus qui aurait offert à son père de magnifiques funérailles³³. L'historien padouan est, quant à lui, beaucoup plus lapidaire et ne cherche nullement à conférer une stature héroïque à son personnage dans la mort. Selon Tite-Live, Hannibal après avoir trouvé le corps l'aurait simplement fait ensevelir, non sans lui avoir volé son anneau³⁴. Il n'y a pas donc ni héroïsation, ni même recours à un simple registre tragique, car Tite-Live ne reprend pas non plus le thème de la privation de sépulture que l'on retrouvera plus tard chez Plutarque. Ce dernier, au reste, à la suite de Poseidonios, confortait la stature héroïque de son personnage en évoquant l'existence, dans le sanctuaire d'Athéna à Samothrace, d'une statue de Marcellus qui portait, selon Poseidonios, l'inscription suivante³⁵ :

30. Liv., XXV, 23, 10. Même interprétation des faits chez Dion Cassius (Zonaras), 9, 5.

31. Plut., *Marcellus*, 8, 6, 37.

32. Plut., *Marcellus*, 30, 2-3.

33. Plut., *Marcellus*, 30, 5.

34. Liv., XXVII, 28. Cicéron signale qu'Hannibal aurait offert l'honneur d'une sépulture à Marcellus (Cic., *De sen.*, 20, 75). Dion Cassius (Zonaras) va dans le même sens, et n'évoque pas d'honneurs particuliers rendus à Marcellus par son ennemi (9, 7). Appien indique que le Carthaginois aurait loué la bravoure de Marcellus, aurait ri de ses qualités de général et aurait fait transmettre les ossements du général vaincu à son fils, après avoir brûlé le cadavre (VII, 850).

35. Plut., *Marcellus*, 30, 6.

Vois ici, étranger, le grand astre de Rome, Claudius Marcellus, né d'illustres ancêtres, sept fois consul ; et sous les lois de Mars, il répandit de nombreux ornements.

De cette héroïsation de Marcellus, il ne se trouve nulle trace chez Tite-Live, bien décidé à classer le tombeur de Syracuse du côté des Fabius et des Catons, et non point du côté des Scipions.

Les qualités de général. Un général exemplaire ?

Ferocia

Le témoignage de Plutarque nous apprend que le philosophe Poseidonios d'Apamée avait coutume d'opposer les rôles joués par Fabius et Marcellus pendant la deuxième guerre punique. Voulant sans doute insister sur leur complémentarité, il présentait le premier comme le bouclier de Rome, le second comme son épée. Il ajoutait qu'Hannibal redoutait Fabius comme pédagogue et Marcellus comme un adversaire : le premier l'empêchait de faire du mal, et le second lui en faisait³⁶. Tite-Live s'inscrit lui aussi dans une large mesure dans cette tradition qui fait de Marcellus le génie offensif de Rome après la bataille de Cannes, un champion de la *ferocia*, le seul général souhaitant en découdre avec son adversaire punique, et capable de le vaincre. Le point de départ de cette représentation semble bien avoir été la résistance victorieuse de Marcellus à Nola, un événement dont Tite-Live semble à juste titre mesurer l'importance fondamentale au moins sur le plan psychologique³⁷ :

Mais que cette victoire ait revêtu une telle importance ou non, ce fut ce jour-là un exploit immense et peut-être le plus grand de cette guerre : ne pas être vaincu par Hannibal s'avéra, en effet, plus difficile que le vaincre par la suite.

À Canusium, en 210, Marcellus remportera une autre victoire contre le Carthaginois, nouvelle illustration de son génie militaire³⁸. Il est possible au demeurant que pour caractériser de la sorte son personnage Tite-Live ait choisi parmi les versions qui s'offraient à lui celles qui flattaient davantage la gloire de ce général, et transformé des escarmouches en véritables batailles victorieuses, puisque, en effet, Polybe (selon Plutarque), Diodore et Cornélius Népos insistent sur le fait qu'Hannibal resta invaincu aussi longtemps qu'il fut en Italie³⁹.

36. Plut. *Marcellus*, IX, 7.

37. Liv., XXIII, 16, 16.

38. Liv., XXVII, 14.

39. Plutarque, *Comp. Marc et Pelop.*, 31, 7 : « Selon Polybe, Marcellus ne remporta pas une seule victoire sur Hannibal, lequel resta invaincu, semble-t-il, jusqu'à Scipion. Cependant, si nous en croyons Tite-Live, Auguste et Cornélius Népos, et parmi les auteurs grecs, le roi Juba, les troupes d'Hannibal furent à plusieurs reprises vaincues et

Cette ligne offensive est une constante de la représentation de Marcellus dans le récit livien. C'est notamment le cas à Caudium, dans le territoire des Hirpins et des Samnites, que Marcellus met à feu et à sang, suscitant le commentaire des alliés d'Hannibal qui reprochent au chef punique son incapacité à leur venir en aide⁴⁰. C'est aussi ce qui se produit lors de ses nombreuses campagnes en Sicile, puis au moment de l'assaut final contre Syracuse. C'est au demeurant cette même *ferocia* qui le conduira en 208 vers la tragique destination de Vénouse où le vainqueur de Nola et de Syracuse voudra croire en sa capacité de lancer une offensive victorieuse contre son adversaire carthaginois. Marcellus se démarque ici de Fabius, partisan s'il en est de la temporisation, sans cependant être opposé à sa stratégie, qu'il ne critique pas, en effet, à la façon d'un Minucius. Son expérience lui permet d'agir avec la prudence que lui dicte son expérience (*prudencia*), une qualité que lui reconnaît Hannibal⁴¹, même si, étrangement, la trajectoire du personnage le conduira finalement à s'en départir. En réalité, Marcellus et Fabius paraissent plus se compléter que s'opposer. Il n'en reste pas moins cependant que sur le plan stratégique, le tempérament de Marcellus et ses initiatives semblent le rapprocher davantage de Scipion que du Cunctator.

Ce génie stratégique de Marcellus, cette *ferocia*, sont portés par un ensemble de qualités qui semblent autant de promesses de victoires. Marcellus est tout d'abord très réactif (*diligentia*) et son empressement à remplir ses missions est systématiquement mis en valeur et n'a d'égal que sa rapidité. Ainsi, lorsqu'il quitte le commandement de la flotte stationnée à Ostie pour rejoindre l'armée à Canusium et qu'il envoie 1500 hommes assurer la défense de Rome dans le même temps qu'il se rend à vive allure à Canusium⁴²; il en va de même pour sa campagne de Sicile, et notamment de sa marche sur Leontium (l'actuelle Lentini) qu'il réussit à prendre grâce à sa rapidité⁴³, ainsi que pour celle sur Agrigente⁴⁴.

L'opiniâtreté (*perseuerantia*) caractérise encore l'action de Marcellus qui parvient à s'emparer de Casilinum à force d'acharnement, alors que Fabius était tout près d'abandonner l'entreprise⁴⁵.

mises en fuite par Marcellus. » Cf. également Diodore, XXIX, 19, 20 ; Cornélius Népos, *Vie d'Hannibal*, 5 (passage affirmant qu'Hannibal resta vaincu, contrairement à ce que Plutarque avance).

40. Liv., XXIII, 41.

41. Liv., XXIII, 24.

42. Liv., XXII, 57.

43. Liv., XXIV, 30.

44. Liv., XXIV, 35.

45. Liv., XXIV, 19.

L'intelligence (*mens*) et la ruse ne lui font pas non plus défaut, aussi bien lorsqu'il organise la défense de Nola, que lorsqu'il s'empare de Salapia⁴⁶, qu'il exploite l'information fournie par l'un de ses soldats relative à la hauteur d'une des murailles ou que, profitant de la trahison d'un banni de Syracuse, il attaque nuitamment la cité absorbée par le festival d'Artémis. Cette fois-ci, le portrait livien de Marcellus semble quelque peu se rapprocher de celui de Scipion, dont l'audacieux coup de force devant Carthagène n'est pas sans rappeler la façon dont Marcellus recourut à l'audace et au stratagème devant Syracuse. Cependant, après ce glorieux épisode, Marcellus, devenu sans doute trop sûr de lui, cherchera à livrer bataille directement à Hannibal, et son emportement brouillon (*temeritas*), bien éloigné des règles de la logique stratégique, le conduiront à la catastrophe de Vénouse.

Le mode de commandement exercé par Marcellus est également fondé sur une discipline qui n'admet pas de discussion. Si Marcellus accepte d'écouter les rescapés de Cannes, il le fait en gardant le contrôle complet de ces troupes, sans aucunement céder à leur pression. Tite-Live ne se fait pas l'écho ici de l'impatience manifestée par le général après le refus du Sénat de répondre positivement aux attentes de ses hommes. La verticalité du commandement est ainsi respectée depuis sa source, le Sénat, jusqu'au simple soldat qui se soumettra aux dures conditions qui lui seront édictées. On notera que l'exercice de cette discipline n'admet pas la moindre ouverture à des séductions susceptibles d'amollir l'ardeur guerrière de la troupe ou de son général. Marcellus, en effet, ne prête à aucun moment le flanc aux accusations de se laisser aller à de quelconques délices de Capoue, alors que Scipion, dans le récit livien, est en butte à de semblables accusations. Plutarque indiquait pourtant que le même reproche avait été adressé à Marcellus⁴⁷. Encore une fois, Tite-Live entend ici caractériser Marcellus de façon à l'intégrer dans la galerie des généraux respectueux du *mos maiorum*, à l'instar de Fabius.

2. Les zones d'ombre de Marcellus

Saeuitia : une légende noire de Marcellus ?

Malgré toutes ces éminentes qualités, Marcellus n'est cependant pas dépeint à la façon d'un héros irréprochable dans le récit livien. À plusieurs reprises, en effet, Tite-Live laisse transparaître une présomption de cruauté susceptible d'entacher l'action de Marcellus. C'est notamment le cas à Lentini. À en croire le messenger parti annoncer la nouvelle à Syracuse, sol-

46. Liv., XXVII, 1.

47. Plut. *Vie de Marcellus*, 27, 3.

dats et civils avaient été massacrés indistinctement ; la population adulte avait péri. Le narrateur dément certes ces informations⁴⁸ et précise qu'il ne se serait agi que de l'exécution de 2000 transfuges⁴⁹, et que personne d'autre n'avait été tué parmi les soldats, que les biens avaient été rendus à leurs propriétaires⁵⁰. Malgré les démentis apportés par l'historien, l'écho rencontré par ces accusations reste cependant assez fort, compte tenu de l'importance narrative qui lui est accordée. D'autant plus fort qu'une autre tragédie vient peu après frapper les Siciliens, celle du massacre de toute la population d'Enna perpétré traîtreusement dans un théâtre par un centurion par trop zélé, à seule fin de prévenir une possible trahison qui aurait pu mettre en danger la garnison romaine. Le massacre est l'objet d'un assez long développement narratif, où l'historien ne manque pas d'insister sur l'incapacité où se trouvait la population de se défendre⁵¹. Fait exceptionnel, Tite-Live laisse alors entendre sa voix, pour exprimer ses doutes sur le bien-fondé de cette opération⁵² :

C'est ainsi qu'Enna fut maintenu dans le giron de Rome, au prix d'un crime affreux ou dicté par la nécessité.

Surtout, Tite-Live ne manque pas, immédiatement après, de souligner l'approbation de Marcellus qui livre la cité martyre au pillage de la soldatesque⁵³ :

Marcellus pour sa part ne désapprouva pas cette action et laissa à la soldatesque le produit du butin fait à Enna.

Ironie narrative marquée, l'historien rapporte ensuite combien cette boucherie provoqua au contraire un mouvement de défection généralisé :

Et parce qu'il touchait une ville située au cœur de la Sicile, que cette ville constituait un remarquable rempart naturel, ou encore du fait qu'il s'y trouvait tous les objets consacrés au souvenir de l'enlèvement légendaire de Proserpine, ce massacre fut connu en un seul jour de toute la Sicile ; et parce que l'on estimait que ce n'était pas seulement un séjour humain mais aussi la demeure des dieux qui avaient été profanés par un crime abominable, il se produisit que ceux-là mêmes qui jusque-là avaient hésité à agir ainsi passèrent du côté carthaginois.

L'excuse stratégique est donc balayée par les faits et le massacre cautionné par Marcellus apparaît ainsi pleinement dans le récit comme un crime de guerre, même si l'historien a recouru à quelques ambages pour le faire sentir.

48. Liv., XXIV, 30, 3-6.

49. Liv., XXIX, 30, 7.

50. Liv., XXIX, 30, 7.

51. Liv., XXIV, 39, 5-7.

52. Liv., XXIV, 39, 7 : *Ita Henna aut malo aut necessario facinore retenta.*

53. Liv., XXIV, 39, 7.

Au livre XXVI, la description par Tite-Live de la panique que provoque l'annonce de l'attribution à Marcellus de la Sicile comme province est un autre indice de cette légende noire qui a pu dépeindre dans toute son horreur les exactions des armées de Marcellus en Sicile⁵⁴ :

Ce tirage au sort, comme si l'on eût une nouvelle fois pris Syracuse, découragea à tel point les Siciliens qui en attendaient le résultat en présence des consuls, que leurs pleurs et leurs lamentations attirèrent immédiatement le regard des gens et alimenta par la suite les conversations.

Le fait est que le récit livien de la prise de Syracuse présente bien des ambiguïtés. Même si l'action du consul est présentée sous l'angle de la sévérité, la description qui est faite du pillage de la ville semble plutôt suggérer l'image d'un déferlement de cruauté sur cette dernière⁵⁵ :

La ville fut livrée au pillage à la soldatesque tandis que des gardes étaient apposés aux demeures de ceux qui s'étaient trouvés du côté des troupes romaines : entre autres nombreux exemples hideux de crimes inspirés par la colère et la cupidité (*multa irae, multa auaritiae foeda exempla*), on rapporte le meurtre d'Archimède [...]

Cette impression de cruauté, le récit livien cherche certes en atténuer l'impact narratif à plusieurs reprises : mention est ainsi faite par Tite-Live des larmes à la fois de joie et de pitié prêtées au bourreau de la Sicile devant le spectacle de cette ville à sa merci et sur le point d'être livrée aux flammes⁵⁶, ou encore ses vaines instructions pour interdire que l'on mît à mort l'astucieux Archimède et la peine du général vainqueur quand il apprend cette dernière (*aegre id Marcellum tulisse*)⁵⁷. Il n'en reste pas moins que les images de violence extrême véhiculées par l'historien contrastent quelque peu avec le portrait que Cicéron ou Plutarque font du personnage au moment de la prise de Syracuse, ces deux auteurs étant surtout préoccupés de souligner l'humanité et la générosité du personnage. Si Cicéron

54. Liv., XXIV, 39, 7.

55. Liv., XXV, 31, 9.

56. Liv., XXV, 24, 11 : « On dit que Marcellus versa des larmes, en partie en raison de la joie que lui inspirait son succès, en partie en raison de l'antique gloire qui s'attachait à cette ville ». L'épisode est calqué, à l'évidence, sur l'épisode des larmes versées par Scipion Émilien devant l'incendie de Carthage. Valère Maxime (V, 1, 4) évoque aussi les larmes de Marcellus, en insistant plus que Tite-Live, sur l'humanité du personnage : *leniter sub tam mansueto uictore cecidisti*.

57. Liv., XXV, 31, 10. Diodore, XXVI, 18, 1. Dion Cassius (Tzezes) va jusqu'à affirmer que Marcellus aurait fait exécuter à la hache le responsable de la mort d'Archimède (*Chil.*, 2, 136-149).

insiste sur le fait que la place publique de Syracuse ne connut pas le massacre⁵⁸, Plutarque écrit quant à lui que « ce fut à grand peine, bien malgré lui, que Marcellus autorisa l'armée à s'emparer des biens et des esclaves⁵⁹ », une tonalité douloureuse bien étrangère à la version livienne⁶⁰. Et un portrait, au demeurant, sans doute très éloigné de la réalité.

Certes, dans la réponse que Marcellus fait aux Siciliens⁶¹, qui l'accusent de s'être montré implacable (*implacabilem*), cruel (*Leontinis crudeliter direptis*)⁶², impie (*spoliata deum delubra dis ipsis ornamentisque eorum ablatis*)⁶³ et capable de cupidité (*bona quoque multis adempta ita ut ne nudo quidem solo reliquiis direptae fortunae alere sese ac suos possent*)⁶⁴, le consul se justifie par un long discours au style direct qui marque bien la volonté de Tite-Live de mettre en valeur le souci de Marcellus de respecter le droit de la guerre⁶⁵, et le souci de l'intérêt de l'État (*magis rei publicae interest quam mea*)⁶⁶. Cependant la place laissée également aux propos accusateurs des Siciliens ne manque pas de donner corps, dans une certaine mesure, aux accusations de cruauté énoncées contre le général⁶⁷. Si ces dernières ne sont rapportées qu'au style indirect, ce qui donne l'avantage à Marcellus dont l'intervention suit celle des Siciliens et qui se trouve être, quant à elle, l'objet d'une présentation au style direct, plus incisive et donc davantage susceptible de laisser une impression forte aux lecteurs, ces derniers n'en ont pas moins retenu la teneur des allégations siciliennes et peuvent les mettre en relation avec les événements rapportés sans complaisance plus haut dans le récit. Également troublant, la place accordée aux accusations de Titus Manlius Torquatus, qui soutient les Siciliens et reproche au vainqueur de Syracuse de s'être montré trop sévère en détruisant

58. Cic., *De signis*, 52, 116. Diodore confirme également que Marcellus aurait ordonné que l'on épargnât la population libre (XXVI, 20,1).

59. Plut., *Marcellus*, 29, 4.

60. Plutarque, dans un autre passage insiste encore sur le fait que les vaincus ont finalement mérité les châtements qui leur ont été infligés (Plut., 20, 5) : « Si les cités d'Enna, de Mégara ou de Syracuse subirent des traitements indignes, ce fut davantage, semble-t-il, la faute des victimes que de ceux qui les leur infligèrent. » Cf. aussi la *Vie de Fabius*, IV, 1,7.

61. Liv., XXVI, 29, 4 - 30, 10.

62. Liv., XXVI, 30, 4 : « [...] Lentini ayant été cruellement pillée [...] »

63. Liv., XXVI, 30, 9 : « [...] les temples des dieux ayant été dépouillés, et les dieux eux-mêmes et leur apparat arrachés à leur séjour [...] »

64. Liv., XXVI, 30, 10 : « Les biens de nombreux citoyens leur furent enlevés de sorte qu'avec ce sol désertique il ne leur était pas même possible en utilisant ce qui restait du pillage de leur fortune de se nourrir et de nourrir les leurs. »

65. Liv., XXVI, 31, 2.

66. Liv., XXVI, 31, 10 : « L'intérêt de la République m'importe plus que le mien propre. »

67. Cet épisode s'étend sur quatre paragraphes (Liv., XXVI, 29-32).

une cité dévoyée par ses derniers maîtres mais qui s'était longtemps montrée une fidèle alliée de Rome sous le règne de Hiéron. Même si la portée des accusations de Manlius est immédiatement atténuée par un commentaire soulignant le fait qu'ils étaient dictés par l'hostilité politique (*ad inuidiam consulis*⁶⁸), le lecteur ne manque pas d'être troublé. Manlius Torquatus symbolise en effet la sévérité (caractéristique de sa *gens*) dans le récit livien et le patriotisme porté à son plus haut degré de pureté. Seulement dix paragraphes plus haut, l'historien avait précisément fait le récit dramatique de la façon dont ce personnage avait refusé d'être de nouveau porté au consulat, comme entendaient le faire les *iuniores* de la centurie Voturia. Dans le passage qui suivait, Tite-Live intervenait directement dans le récit, phénomène extrêmement rare, et chantait l'éloge de Manlius et de son époque qui comptait des dirigeants si rigoureux et si insensibles à l'attrait du pouvoir (*principes grauiores temperantioresque a cupidine imperii*⁶⁹). En outre, le fait qu'en renonçant au consulat pour 210 Manlius ait laissé *de facto* le champ libre à Marcellus qui fut alors élu consul contribue à ôter tout crédit à l'indication pourtant apportée par l'historien lui-même selon laquelle l'accusation dirigée contre Marcellus était inspirée en partie par l'hostilité politique. L'écart souligné implicitement entre Torquatus et Marcellus ne pouvait dès lors manquer de suggérer le début discret d'un divorce de ce dernier personnage d'avec la ligne de comportement traditionnelle des dirigeants romains. La réalité de ce que fut Marcellus est donc sans doute moins douce que celle évoquée par Cicéron et Plutarque, et si Tite-Live a tenu à éclairer son attitude sous le seul rapport de l'antique *seueritas* et de l'application du *ius belli*, il n'en a pas moins donné la possibilité au lecteur attentif d'aller au-delà de cette interprétation⁷⁰ et de se poser des questions auxquelles l'évolution du personnage dans la suite du récit allait rapidement répondre.

La réalité de l'action de Marcellus en Sicile fut donc probablement bien différente du tableau presque idyllique que brossent Cicéron et Plutarque lorsqu'ils dépeignent le comportement de ce général en Sicile. Tite-Live n'est pas si indulgent que cela, on le voit, même s'il refuse d'accréditer la thèse de la cruauté en se contentant, notamment pour la prise de Syracuse, de brosser le portrait d'un général sévère, à la Caton, du personnage, alors

68. Liv., XXVI, 32, 5.

69. Liv., XXVI, 22, 14.

70. Plutarque (*Marcellus*, 20, 22) a transformé cette séance de justification au Sénat de façon invraisemblable du point de vue institutionnel puisqu'il la présente comme un véritable procès de Marcellus devant les Pères qui finissent par acquitter l'accusé.

que les témoignages tardifs d'Appien et de Dion Cassius n'hésitent pas à présenter Marcellus sous des traits plus cruels dans cet épisode⁷¹.

Ce traitement du personnage de Marcellus, tout en nuances, en implicites et en réticences peut avoir plusieurs explications, susceptibles de se combiner. Tout d'abord le poids d'une tradition favorable à Claudius Marcellus, dont Cicéron s'est fait le porte-parole. Cette même tradition est peut-être à l'origine de la version selon laquelle Marcellus aurait anticipé la décision du Sénat en échangeant à l'amiable sa province avec celle de son collègue. Certes, on ne peut exclure que les choses se soient passées ainsi, mais ce détail ménage trop bien la réputation de Marcellus, qui se voit ainsi épargner un désaveu officiel du Sénat, pour ne pas être suspect⁷². Cette version arrangée des faits remonte peut-être aux annalistes favorables à ce consul plébéien.

Il faut sans doute également invoquer les contraintes du récit livien de la deuxième guerre punique, cherchant à opposer les Romains, soucieux de respecter les lois humaines et divines, aux Carthaginois, monstres de cruauté et de mauvaise foi. Ce n'est qu'après la bataille du Métaure, avec l'inversion de tendance historique qu'inaugure timidement l'affaiblissement du *metus hostilis*, que ce souci d'atténuer l'écho des cruautés romaines disparaîtra et que les horreurs perpétrées à Locres par Pleminius pourront être ouvertement dénoncées. Mais pour atténuées qu'elles sont dans le récit, on remarquera que les atrocités dont Marcellus s'est rendu directement ou indirectement coupable ne sont jamais entièrement étouffées, ni véritablement cachées : l'historien laisse généralement au lecteur le soin de les deviner ou de les qualifier, sauf pour l'épisode d'Enna où la condamnation de Tite-Live se fait moins discrète. On reconnaît ici le sérieux professionnel de l'historien, sa *fides*, son souci de la vérité, quitte à présenter cette dernière sous la lumière la plus conforme possible à « sa vérité » de l'histoire.

Il convient aussi sans doute se rappeler ici les mots de Crémutius Cordus évoquant le franc-parler de l'historien, un franc-parler qui lui avait valu l'épithète de Pompéien, sans que cela ne lui eût nui en rien. Or il n'était pas anodin de parler de M. Claudius Marcellus, l'ancêtre de l'héritier

71. Dion Cassius (Zonaras), 9, 5 : [...] ἄλλους τε πολλοὺς καὶ τὸν Ἀρχιμήδην ἀπέκτειναν. Appien évoque la cruauté en Sicile de Marcellus (V, 4) : Ὅτι Σικελοὶ καὶ τέως ἀγανακτοῦντες ἐπὶ τῇ ὁμότητι Μαρκέλλου τοῦ στρατηγοῦ [...]. Il est certainement révélateur que Plutarque, qui a pourtant choisi d'insister, dans sa *Vie de Marcellus*, sur la douceur et la clémence de Marcellus à Syracuse, ait choisi, pour marquer la différence de ce dernier avec Pélopidas et Épaminondas, de souligner qu'il avait fait couler du sang après même la prise de la ville (Plut., *Comp. Marc. et Pélop.*, 1). Une remarque que le biographe ne fait pas pour les autres généraux romains.

72. Liv., XXVI, 29, 6.

presomptif du trône impérial, dont la mort, survenue en 23 av. J.-C., devait être encore assez fraîche au moment où Tite-Live écrivait les livres XXV et XXVI qui contiennent le récit de la campagne de Sicile (une référence aux Jeux séculaires de 17 au Livre XXVII⁷³ laisse penser que les événements de 23 avaient déjà été traités par Tite-Live lorsqu'il composa les livres XXV et XXVI relatifs à la campagne de Sicile de Marcellus). Virgile n'avait pas manqué, quant à lui, d'invoquer de façon très laudative cet ancêtre du jeune Marcellus juste avant d'invoquer l'ombre de ce dernier en des vers célèbres⁷⁴ :

Regarde comme Marcellus s'avance, imposant avec ses dépouilles opimes et, vainqueur, dépasse de la tête tous les hommes. Dans la confusion d'un grand tumulte, ce cavalier affermira l'État romain, il abattra le Punique et le Gaulois rebelle, il suspendra en l'honneur du vénérable Quirinus la troisième armure prise à l'ennemi.

La présence de Marcellus dans le catalogue des héros de Virgile, le lien établi avec son descendant atteste clairement le relief particulier que prenait l'évocation de ce personnage quand l'actualité de l'éclat de son descendant et de sa disparition se faisait encore sentir. Tite-Live ne sacrifie pas à cette mode, à l'évidence, lui qui refuse la version héroïque des funérailles du héros et ne rappelle même pas, ainsi que le fait Virgile, que le consul tombé sottement à Vénouse était celui-là même qui avait remporté les dépouilles opimes. Il est difficile de dire si le caractère feutré de ces critiques résulte uniquement des contraintes littéraires évoquées précédemment ou d'un minimum de prudence sur un sujet délicat. Il semble tout de même que la réputation de *fides*, de franc-parler, de Tite-Live ne soit pas trop exagérée, même si l'on doit reconnaître à ce dernier un certain art de la prudence.

La prise de Syracuse ou l'erreur tragique de Marcellus.

À partir de 210, après la prise de Syracuse, les campagnes militaires de Marcellus laissent apparaître une exaltation croissante du personnage qui va passer progressivement de la simple envie d'en découdre (*ferocia*) à une attitude irréfléchie, celle-là même qui le poussera à partir en reconnaissance avec son collègue et l'ensemble de son État-Major pour finalement tomber à Vénouse, victime d'une embuscade dressée par Hannibal et surtout de son agitation. Le fait est que depuis son succès en Sicile, la métamorphose du

73. E. FRÆNKEL, *Horace*, Oxford, 1963 (1957), p. 380-381 ; B. MINEO, *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris, 2006, p. 316-320.

74. Traduction J. PERRET. *Aspice, ut insignis spoliis Marcellus opimis / ingreditur uictorque uires supereminet omnis. / Hic rem Romanam magna turbante tumultu / sistet eques, sternet Poenos Gallunquæ rebellem / tertiaque arma patri suspendet capta Quirino* (Virgile, *Énéide*, VI, 854-859).

personnage devient progressivement manifeste et ne trouve d'explication que dans le cadre plus large de la conception livienne de l'histoire⁷⁵.

Il a été naguère suggéré que l'année de la bataille du Métaure marquait, avec l'affaiblissement du *metus hostilis* induit par la destruction de l'armée d'Hasdrubal, le début d'une nouvelle tendance historique⁷⁶. Rome dès lors tourne progressivement le dos à son passé italien pour s'engager sur la voie de la conquête de l'ensemble du Bassin Méditerranéen et du monde hellénistique. La richesse de ce monde nouveau va petit à petit conduire les Romains à oublier les valeurs du monde catonien, celui du paysan-soldat, vivant à la spartiate. Le goût du luxe (*luxuria*), la soif de richesses (*avaritia*), la recherche de la gloire vont désormais inspirer les généraux romains, même si cette évolution est au début tout au moins très progressive et presque insensible, conformément aux modalités de l'évolution historique décrite par Tite-Live dans sa préface. Dans le récit de ce dernier, Fabius Cunctator incarnait ce passé catonien, Scipion l'Africain le cours nouveau de l'histoire de Rome. Marcellus, quant à lui, on l'a vu, appartient plutôt, par ses qualités premières, à la Rome d'antan. D'où les nombreux rapprochements avec Fabius jusqu'à l'épisode de la prise de Syracuse. Il en va différemment après cet événement, comme si une rupture était alors intervenue, éloignant progressivement Marcellus de Fabius, et le rapprochant quelque peu de Scipion, autre grand personnage référentiel de la dialectique historique à l'œuvre dans l'*Ab Urbe condita*, incarnant pour sa part la Rome du futur tout en portant en lui, et cela au plus haut degré, les qualités qui avaient fait jadis la supériorité militaire de l'*Urbs*.

À l'intérieur de ce cadre historique général, à défaut de constituer le grand tournant historique au sein du cycle historique romain décrit par Tite-Live, la prise de Syracuse marquait cependant le moment où Rome allait être contaminée par le germe de la maladie qui l'entraînerait par la suite dans une dialectique tragique dès que la cité commencerait d'étendre sa puissance bien au-delà de l'Italie.

Marcellus et le goût du luxe (luxuria) et des richesses (avaritia).

Un premier commentaire souligne de fait l'importance du butin réalisé à l'occasion de la prise de Syracuse et Tite-Live va jusqu'à affirmer qu'il fut aussi riche que ce qu'on aurait trouvé en prenant Carthage après la bataille de Zama⁷⁷:

C'est très précisément de cette manière que Carthage fut prise. Le butin y fut sans doute aussi important que ce qu'on aurait pu tirer à grand peine de

75. B. MINEO, *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris, 2006.

76. *Ibid.*, p. 320 et s.

77. Liv., XXV, 31, 11.

Carthage si on avait pris la ville au moment où sa puissance égalait celle de Rome.

La référence à la prise de Carthage est ici très lourde de sens, quand on songe que cet événement devait apparaître, aux yeux de beaucoup d'historiens, comme le point de départ du déclin moral de Rome⁷⁸. L'insistance sur l'importance de la prise de guerre est un signal particulièrement fort adressé au lecteur qui connaît la fonction du thème de l'amour des richesses (*luxuria*) dans l'*Ab Vrbe condita*, et le rôle que ce dernier joue dans le développement de la cupidité (*avaritia*) et donc dans le développement des vices qui conduiront à l'effondrement de la République romaine. Il est du reste significatif que Tite-Live insistera de nouveau sur l'ampleur de ces richesses rapportées à Rome dans la description qu'il fait de l'ovation accordée à Marcellus lors de son retour dans l'*Vrbs*⁷⁹ :

Ce fut aussi le défilé des œuvres d'art qui attestaient la longue prospérité et la richesse du royaume, des objets précieux en argent et en or, de la vaisselle et des tissus de prix, des statues célèbres qui faisaient la fierté de Syracuse parmi les cités grecques.

Le butin fait à Syracuse est donc dangereux pour les *mores* romains. La suite du raisonnement se laisse aisément deviner à la lumière des événements qui surviendront bientôt, lorsque Rome, après la bataille du Métaure, s'engagera définitivement en-dehors de la sphère italienne et que le goût pour l'art grec aura stimulé la *luxuria* et donc l'*avaritia* de généraux qui feront bientôt perdre son âme à la cité⁸⁰. Le récit confirmera le bien fondé de ces craintes lorsque, beaucoup plus tard, en 195 av. J.-C., à propos du débat sur l'opportunité d'abroger la *Lex Oppia*, Caton dénoncera les fatales conséquences de la présence des statues syracusaines à Rome qui conduisent celle-ci à mépriser ses dieux d'argile⁸¹. En reconnaissant du reste un effet pervers au butin fait à Syracuse, Tite-Live ne faisait certes pas

78. C'est en particulier le point de vue de Salluste, *Cat.*, X, 1. Cf. R. SYME, *Sallust*, Berkeley, 1964, p. 246 ; P. MCGUSHIN, *Bellum Catilinae*, Leiden, 1977, p. 88-89 ; A. LA PENNA, *Sallustio et la 'rivoluzione' romana*, Milano, 1966, p. 48 ; B. MINEO, « La Philosophie de l'histoire de Salluste et Tite-Live », dans *Caesarodunum, actes du colloque de Tours de 1996*, Tours, 1997, p. 45-60 ; Tite-Live et l'histoire de Rome, Paris, 2006, p. 99-100.

79. Liv., XXVI, 21, 7-10.

80. E. GRUEN (*Culture and National Identity in Republican Rome*, New York, 1992) estime que l'introduction à Rome des dépouilles de Syracuse, selon la logique de Tite-Live, va pousser les Romains au pillage généralisé des richesses profanes comme sacrées, et que les dieux mêmes de Rome finiront par en faire les frais ; Mary JÆGER (*Livy's Written History*, Michigan, 1997, p. 130) reconnaît quant à elle dans l'épisode livien le souci de souligner le fait que Rome allait bientôt devenir la proie de l'influence d'un ennemi conquis et être bien vite victime de tensions internes.

81. Cf. Liv., XXXIV, 4, 4.

preuve d'originalité mais choisissait d'amplifier un thème sans doute d'origine catonienne dont on trouve en tout cas la trace chez Polybe : celui-ci considère en effet qu'en agissant de la sorte les Romains avaient pris le risque de s'éloigner de la frugalité qui avait fait leur grandeur et qu'ils attisèrent la rancœur des vaincus⁸². Mais pour lors, il ne s'agit, dans le texte livien, que d'une contamination, et le mal ne pourra véritablement commencer à se faire sentir et à se développer continûment qu'après la bataille du Métaure et le passage consécutif en Afrique de l'armée de Scipion.

Marcellus philhellène malgré lui

Continuant d'évoquer les conséquences de la prise de Syracuse par Marcellus en 212, Tite-Live soulignait que ce fut à ce moment-là que le monde romain fut comme contaminé par « un agent » étranger, en s'ouvrant à l'hellénisme et en s'exposant par là même à l'impiété. En plus de l'importance narrative accordée à ce thème, il est intéressant de relever ici la nécessité éprouvée par l'auteur de commencer par justifier l'action du vainqueur, comme s'il importait d'atténuer la responsabilité du personnage. En substance, Tite-Live explique à son lecteur que Marcellus a exposé Rome à une contamination mortifère, mais qu'il ne savait pas ce qu'il faisait. C'est en cela qu'à la différence de Scipion qui s'élançait de toutes ses forces vers les lointains horizons orientaux, il n'est pas à proprement un *dux fatalis* à qui il reviendrait véritablement de changer l'orientation de l'histoire de Rome : Marcellus a encore les qualités de la Rome du passé, mais il va ouvrir la boîte de Pandore. Dans un long commentaire, l'historien commence ainsi par relever comment les affaires de Syracuse avaient été réglées avec loyauté et honnêteté par cette grande figure auréolée de gloire qu'est le général victorieux. Il explique aussi les motivations susceptibles d'atténuer la faute de Marcellus, à savoir sa gloire et la grandeur de Rome. Les intentions sont bonnes, les actes conformes au droit de la guerre⁸³ :

Après la prise de Syracuse, après avoir réglé avec une telle loyauté et une telle honnêteté l'ensemble des affaires siciliennes en se proposant de la sorte d'accroître non seulement la gloire mais aussi la majesté du peuple romain, Marcellus fit transporter à Rome les ornements de la ville, les statues, les tableaux dont regorgeait Syracuse, dépouilles prises assurément à l'ennemi et gagnées par le droit de la guerre (*parta belli iure*).

Après ces longues précautions oratoires, l'historien continue en commençant par indiquer un des premiers effets du transfert des œuvres d'art, statues et tableaux, arrachés aux temples des dieux grecs pour être transportés à Rome :

82. Pol., IX, 10, 5-9.

83. Liv., XXV, 40, 1-2.

[...] *ceterum inde primum initium mirandi Graecarum artium opera.*

C'est de ce moment-là, cependant, que date le tout début de cette admiration que l'on voua aux œuvres d'art grecques.

L'historien reconnaît donc très explicitement à Marcellus la responsabilité d'avoir introduit à Rome le sentiment d'admiration pour les œuvres d'art grec. Le Marcellus de Tite-Live va donc contribuer *de facto* au développement du philhellénisme, mais sans que rien n'indique dans le texte qu'il partage en réalité ce goût pour la culture grecque, à la différence de Scipion. Pourtant, il existait une version, qui transparaît dans le *De signis* de Cicéron et la *Vie de Marcellus* de Plutarque, où Marcellus nous est dépeint comme un ami de l'hellénisme.

Cicéron, grand admirateur de la culture grecque, évoque ainsi la prise de Syracuse en soulignant l'absence d'esprit de lucre de Marcellus, son désintéressement, son seul souci d'orner sa patrie, et cela sans qu'aucun blâme ne s'attache à son action (Cic., *De signis*, 120)⁸⁴ :

Pour les ornements de la ville, il tint compte des droits de la victoire et du devoir d'humanité : le droit de la victoire, croyait-il était de transporter à Rome beaucoup d'objets susceptibles de l'orner ; le devoir d'humanité consistait à ne pas dépouiller purement et simplement une ville qu'il avait désiré conserver.

Même si l'on comprend que le développement cicéronien doit beaucoup à la volonté d'établir un contraste éclatant entre le comportement du vainqueur de Syracuse et celui de Verrès, il est probable que la différence d'éclairage perceptible dans le traitement de Marcellus par les deux auteurs révèle une opposition entre une attitude philhellène et une autre qui serait plutôt « vieille Rome » ou catonienne, laquelle ne manque pas d'être en accord avec l'esprit de restauration nationale qui caractérise la littérature augustéenne.

Ce même clivage se retrouve encore entre le Marcellus de Tite-Live et celui de Plutarque pour qui le transfert à Rome des œuvres d'art de Syracuse eut pour effet bénéfique de faire la démonstration aux yeux des Romains du raffinement de la Grèce et de les séduire⁸⁵.

Le même Plutarque rapporte aussi que Marcellus aurait été accusé à Rome de vivre à la grecque⁸⁶, et notamment « de s'être donné un peu

84. Cic., *De signis*, LIV, 120-121.

85. Plut., *Marcellus*, 20-21, 4 et 7. Sur les différences politiques du traitement de cet épisode de Polybe (qui se montre quant à lui sévère) à Plutarque, cf. P. GROS, *Les statues de Syracuse et les « dieux » de Tarente*, 1980, p. 85-114 ; J.-L. FERRARY, *Rome et le Philhellénisme*, Paris, 1988 p. 573-578 ; C. PELLING, *Roman Heroes and Greek Culture*, 1989, p. 199-208 ; J.-E. BERNARD, *Historia magistra mortis*, 2002, p. 31 à 39.

86. Plut., *Marcellus*, 27, 3.

d'exercice à la guerre, et de s'en aller désormais aux bains chauds, pour se détendre, comme s'il sortait de la palestre ».

Tout se passe en réalité comme si, dans cette version, le personnage de Marcellus avait été quelque peu façonné sur celui de Scipion, objet de pareilles accusations en 205 portées par les amis de Fabius Cunctator. Or ce motif est ignoré de Tite-Live qui se contente d'évoquer le motif du complot des nobles, soucieux de vouloir prolonger la guerre pour avoir l'occasion de se couvrir de gloire⁸⁷. La suite du texte de Plutarque suggère quant à elle que le peuple appréciait que Marcellus eut ainsi orné leur ville, que les anciens, à l'instar de Fabius Cunctator, voyaient cela d'un mauvais œil, et que Marcellus était fier d'avoir inspiré ainsi le goût des raffinements de la Grèce aux Romains :

Aussi Marcellus fut-il plus apprécié du peuple, pour avoir embelli Rome d'ornements plaisants et variés, pleins des charmes et des séductions de la Grèce. Mais les vieillards lui préféraient Fabius Maximus, car ce dernier n'avait rien pillé et rien emporté de tel [...] Ils reprochaient d'abord à Marcellus d'avoir attiré sur la cité la haine des hommes et même celle des dieux, qui y étaient traînés et promenés en triomphe comme des prisonniers de guerre, puis d'avoir corrompu le peuple, jusqu'alors habitué à faire la guerre ou à labourer, ignorant le luxe et la paresse, tel l'Héraclès d'Euripide :

Rustre et mal dégrossi, mais fait pour les exploits.

En lui enseignant l'oisiveté, le bavardage, le poussant à discourir d'art et d'artistes et à perdre à cela la plus grande partie de la journée. Cependant Marcellus se glorifia de sa conduite même devant les Grecs. « Les Romains, disait-il, ne savaient pas honorer et admirer les beautés et les merveilles de la Grèce ; je le leur ai appris. »

Cet amour de Marcellus pour l'hellénisme, Plutarque l'avait du reste posé dès le début de cette vie comme un des principes de la personnalité de son sujet :

Marcellus était un guerrier expérimenté, au corps robuste, au bras énergique, doté d'un naturel belliqueux ; dans les batailles, il montrait beaucoup de fierté et de fougue ; pour le reste de son caractère, il était plein de sagesse et d'humanité, passionné de culture et de littérature grecques, suffisamment en tout cas pour respecter et admirer ceux qui y excellaient, car en ce qui le concerne, ses occupations l'empêchèrent de s'y adonner et de les étudier autant qu'il l'aurait désiré.

Plutarque a-t-il inventé ce motif du philhellénisme de Marcellus, qui ne se retrouve nulle part ailleurs ? C'est possible, mais nullement certain. De fait, un autre motif, celui des larmes de Marcellus devant l'incendie de Syracuse, très rapidement mentionné par Tite-Live⁸⁸ et développé avec da-

87. Liv., XXVII, 21, 3.

88. Liv., XXV, 24, 11.

vantage de pathétique par Plutarque⁸⁹ semble indiquer qu'il existait bien des récits où Marcellus était peint avec les couleurs d'un amateur éclairé de culture grecque, sur le modèle de Scipion.

Tite-Live a donc probablement cherché à limiter la responsabilité de Marcellus dans la contamination de Rome par la culture hellénistique, en en faisant un promoteur de l'hellénisme malgré lui, à la différence de ce qu'on observe dans le traitement du personnage par Cicéron et par Plutarque. Si tel a bien été le cas, plusieurs hypothèses, non exclusives les unes des autres, sont envisageables. On retrouve au reste ici les mêmes explications possibles que celles évoquées plus haut à propos de la *saevitia*. Marcellus devait fondamentalement rester du côté de la Rome italienne, à l'instar de Fabius, et son aspect 'scipionique' ne pouvait être que limité⁹⁰. Mais il est également tentant de penser qu'un ancêtre du jeune Claudius Marcellus, héritier politique d'Auguste, qui eût ouvert Rome aux séductions de l'orient hellénistique ait pu constituer un motif un peu trop sulfureux aux yeux de Tite-Live, encore sensible à l'écho pas si lointain de la lutte ayant opposé l'Italie d'Octave à l'Orient de Cléopâtre et d'Antoine. Sans taire l'impact de l'action de Marcellus sur le développement de l'hellénisme à Rome, l'historien aurait choisi de faire preuve de prudence, ou de tact, en drapant son personnage dans de nobles principes catoniens.

Impiété et témérité de Marcellus : la tentation de l'héroïsme.

La sévérité de Tite-Live à l'égard de Marcellus semble en réalité surtout marquée à propos de l'exemple d'impiété que constitua la profanation des temples syracusains.

C'est là le point de départ de ces pillages sans frein et sans distinction des édifices sacrés et profanes. Cette passion finit du reste par se porter contre les dieux de Rome, à commencer par le temple même que Marcellus avait remarquablement orné⁹¹.

Le Marcellus de Tite-Live n'est cependant pas caractérisé d'un bout à l'autre du récit livien comme un impie, un nouveau Claudius Pulcher que l'historiographie romaine avait rendu responsable de la défaite navale de Drepanum en 249. Ce n'est qu'à partir de la prise de Syracuse que les signes se multiplient des difficultés du général à honorer le contrat passé

89. Plut., *Marcellus*, 19, 2.

90. La position politique de Claudius Marcellus est généralement interprétée comme étant favorable à celle de Fabius : cf. H. H. SCULLARD, *Roman Politics*, Oxford, 1951, p. 58-68 ; J. BRISCOE, « The Second Punic War », dans *Cambridge Ancient History*, VIII, Cambridge, 1989, p. 70-72.

91. Liv., XXV, 40, 2-3 : [...] *licentiaequae hinc sacra profanaque omnia uolgo spoliandi factum est, quae postremo in Romanos deos, templum id ipsum primum quod a Marcello eximie ornatum est, uertit.*

entre les hommes et les dieux (*pax deorum*). La seule référence à ses scrupules religieux (*religio*) pour la période antérieure à cet événement nous renvoie aux Ides de mars 215, date à laquelle Marcellus avait été élu consul suffect pour remplacer Lucius Postumius. Mais un coup de tonnerre s'étant fait entendre au moment où il entrait en charge, l'élection fut annulée par les augures, et Marcellus ne fit aucune difficulté pour se démettre⁹².

La condamnation de l'impiété de Marcellus à Syracuse est au demeurant confirmée par une autre référence à ce personnage au Livre XXVII, au moment de la prise de Tarente par le *Cunctator* en 209. Arrivé à ce point de son récit, Tite-Live saisissait l'occasion d'établir une comparaison très suggestive entre l'attitude de Marcellus à Syracuse et celle de Fabius à Tarente en 210. Alors qu'aucune nécessité narrative ne le poussait à le faire, l'historien soulignait alors la plus grande clairvoyance du *Cunctator* qui, à la différence de Marcellus en Sicile, choisissait de laisser leurs dieux irrités aux Tarentins⁹³ :

Mais Fabius se montra plus avisé [que Marcellus] en s'abstenant de toucher à ce butin ; au greffier qui lui demandait ce qu'il voulait qu'on fit des statues colossales – il s'agit de dieux, chacun représenté dans l'attitude qui lui est propre, dans la posture de combattants – il donna l'ordre d'abandonner aux Tarentins leurs dieux en colère.

Il est d'ailleurs probable que pour mieux souligner l'impiété de Marcellus, Tite-Live ait en réalité exacerbé le contraste entre les deux généraux, en prétendant que Fabius, à la différence de Marcellus, n'aurait pas touché aux œuvres d'art (16, 8), alors que Strabon et Plutarque attestent le contraire⁹⁴ et notamment que le *Cunctator* fit emporter à Rome la statue colossale d'Héraklès en airain, œuvre de Lysippe, qu'il plaça au Capitole et à côté de laquelle il installa sa propre statue équestre de bronze. C'est en accusant de la sorte le contraste entre l'attitude des deux hommes que l'historien pouvait donner toute sa valeur emblématique au traitement des œuvres d'art par Marcellus et construire avec plus de netteté l'opposition entre la phase historique italienne représentée dans le récit par Fabius et celle tournée vers l'orient hellénistique dont Marcellus et bientôt Scipion allaient encourager le développement.

Ce rappel de l'impiété syracusaine de Marcellus intervenait au demeurant peu de temps avant l'évocation de la consécration brouillonne du

92. Liv., XXIII, 31, 13-14.

93. Liv., XXVII, 16, 8. Dans l'édition de la CUF, P. JAL traduit *maiore animo* par « un plus grand désintéressement », ce qui ne présente guère de sens pour ce passage qui vise à rappeler l'erreur de jugement commise par Marcellus ainsi que ses funestes conséquences.

94. Strabon, VI, 3, 1 ; Plut., *Fabius*, 6.

temple de Virtus et d'Honos. Ce dernier avait été voué à l'époque de la victoire de Clastidium en 222. Quatorze ans après, il n'est toujours pas dédié et Marcellus est de ce fait retenu par des scrupules religieux à Rome. Les augures ayant fait remarquer qu'il n'était pas régulier de dédier un temple à deux divinités, on s'empressa (*adproperato opere*) de construire un deuxième temple que Marcellus ne voua pas directement. Même si Tite-Live ne commente aucunement cet épisode et laisse au lecteur le soin de relever la légèreté du comportement du consul, son silence est éloquent et l'importance narrative accordée à l'évocation de l'affaire⁹⁵ laisse pressentir le danger que fait peser sur Rome une éventuelle rupture de la *pax deorum*. Il est vrai que le lecteur ne peut manquer d'établir le lien entre les deux passages qui lui permettent de fait de préciser cette représentation de la transformation en cours d'un Marcellus de plus en plus en proie à la précipitation et à l'approximation dans la façon dont il s'acquitte désormais de ses devoirs religieux, une représentation qui tranche avec celle du Marcellus d'avant la prise de Syracuse. Tout se passe en réalité comme si l'on assistait à une métamorphose progressive du personnage, dont la *ferocia* semble progressivement se muer en *temeritas* dans le même temps que s'affirme son impiété, encouragée par sa croissante exaltation. L'historien semble de fait avoir placé son personnage sur la trajectoire tragique qui le conduira à Vénoise, selon la même logique que celle qui avait conduit Flaminius à Trasimène. Dans les deux cas, les dieux irrités aveuglent le consul dont le comportement est de plus en plus caractérisé par l'imprudence et la précipitation (Flaminius, tout à sa hâte de livrer combat, s'engage dans le défilé de Trasimène sans avoir envoyé d'éclaireurs, de la même façon que Marcellus s'engage avec son collègue et l'ensemble de l'État-Major dans le défilé de Vénoise, en exposant ce petit groupe armé aux traquenards d'Hannibal).

Les choses finissent de se préciser au moment du départ pour la funeste expédition. De même que Flaminius, qui avait quitté Rome en catimini, sans avoir célébré les Fêtes Latines⁹⁶ n'avait pas voulu tenir compte de sinistres présages au moment où il donnait le signal du départ (le porte-enseigne n'était pas parvenu à arracher l'étendard du sol, le consul lui-même avait été désarçonné et était passé par-dessus son cheval⁹⁷), de la même façon Marcellus néglige de tenir compte de l'inquiétude des haruspices qui ont obtenu des résultats contradictoires de l'observation du foie des victimes sacrificielles, le premier viscère ne présentant pas de protubérance, le second en possédant une, mais hypertrophiée⁹⁸. Là encore, l'attitude de Marcellus

95. Liv., XXVII, 25, 6-10.

96. Liv., XXI, 63, 5.

97. Liv., XXII, 3, 11-13.

98. Liv., XXVII, 26, 14.

offre un contraste marqué avec celle de Fabius après la prise de Tarente où l'historien n'a pas manqué de présenter un récit détaillé de la façon dont ce dernier général avait réussi à échapper au piège qui lui avait été tendu par Hannibal à Métaponte. À la différence du vainqueur de Syracuse, Fabius avait tenu compte des présages défavorables donnés par les oiseaux, puis de l'avis de l'haruspice, qui, après avoir sacrifié sa victime, avait invité Fabius à se méfier d'une ruse et d'un piège tendu par l'ennemi.⁹⁹

Seulement dix chapitres plus loin, Marcellus se montrait tragiquement désinvolte devant le résultat confondant du sacrifice accompli par les haruspices. Encore une fois, le lecteur ne pouvait pas manquer d'établir une comparaison. La leçon de morale religieuse était explicite et permettait encore une fois de rendre compte de la tragédie de Vénouse. En même temps, il devenait clair que Marcellus cessait d'être mis sur un pied d'égalité avec Fabius, comme l'historien avait encore pu le faire explicitement lors de l'élection conjointe des deux personnages¹⁰⁰ en 214. Entre-temps, la prise de Syracuse était intervenue, et Tite-Live avait choisi dès lors d'accuser la déviation progressive de la trajectoire suivie par Marcellus, toujours plus éloignée de celle de Fabius, le dirigeant romain, qui, dans le récit livien de la deuxième guerre punique, incarne au plus près les valeurs cardinales de la Rome d'antan, celle que les Catons ne devaient avoir de cesse de regretter avec nostalgie. Aveuglé par les dieux qui semblent vouloir lui faire expier les sacrilèges commis à Syracuse, Marcellus avance quant lui à tombeau ouvert vers sa destruction. Convaincu qu'il est le seul capable de vaincre Hannibal, Marcellus cesse d'incarner le monde des valeurs collectives de Caton pour céder à la tentation héroïque d'un Scipion. Se rendant de la sorte coupable d'ὑβρις¹⁰¹, il cherche à accrocher Hannibal en prenant de plus en plus de risques, que ce soit à Numistro¹⁰², en 210, ou l'année suivante à Canusium, en Campanie¹⁰³. À Vénouse, le personnage est arrivé au terme de son parcours tragique où le conduisent les dieux : après avoir commis l'imprudence de ne pas tenir compte des mauvais présages, Marcellus part à l'aveuglette vers son rendez-vous avec son destin¹⁰⁴. Sa *ferocia* s'est définitivement changée en *temeritas* (aveuglement), ultime châtement que les dieux ont réservé au sacrilège de Syracuse. Une fin dé-

99. Liv., XXVII, 16.

100. Liv., XXIV, 9, 7.

101. Cf. l'analyse remarquable de J.-E. BERNARD, *Le Portrait chez Tite-Live*, Bruxelles, 2000, p. 321-325.

102. Liv., XXVII, 2.

103. Liv., XXVII, 12.

104. Liv., XXVII, 28, 33.

concertante, souligne Tite-Live, pour un général pourtant expérimenté et âgé, qui, par sa légèreté mit en danger la République¹⁰⁵. Une aberration qui devait renvoyer implicitement le lecteur à l'idée d'un Marcellus aveuglé et châtié par les dieux pour son impiété, sur le modèle offert par Flaminius.

L'analyse de la figure de M. Claudius Marcellus révèle donc encore une fois l'extraordinaire richesse et subtilité de l'écriture livienne. À l'évidence, les contours du portrait que Tite-Live brosse du vainqueur de Syracuse résultent de choix complexes dont la finalité première est de projeter sur le héros l'éclairage précis susceptible de mettre en valeur son rôle au sein de la dialectique livienne de l'histoire. À cet égard, le traitement que Tite-Live a réservé au portrait de Marcellus est typique de la façon dont sont dépeints les grands généraux de l'*Ab Urbe condita*. De fait, chacun d'entre eux doit illustrer le degré d'accomplissement des qualités qui permettent ou compromettent la grandeur de Rome à son époque. Ils servent ainsi de véritables marqueurs temporels et permettent de la sorte au lecteur de comprendre l'orientation des destins de la Ville au point précis où il est parvenu dans le récit. Pour ce faire, en plus des procédés classiques de caractérisation (portrait en action, discours, caractérisation objective, commentaires narratifs¹⁰⁶), Tite-Live recourt au procédé de la comparaison biographique, selon les principes des vies parallèles. Chaque personnage se trouve ainsi défini par rapport à un autre ou à plusieurs autres. Ainsi le rôle de Marcellus ne se peut-il comprendre, dans le récit livien, que par rapport à celui du Cunctator et, dans une moindre mesure, par rapport à celui de l'Africain. Fondamentalement, les deux tendances qui s'opposent au sein d'un individu se confondent avec celles qui traversent la dialectique livienne de l'histoire de Rome : l'une tend vers l'expression du génie collectif, républicain, de Rome, l'autre est marquée par la tentation de l'héroïsme, toujours entachée de péril. De ce point de vue, la tension historique qui caractérise l'époque de Tite-Live, soucieuse de trouver le « remède » aux malheurs du temps en retournant aux valeurs collectives nationales après avoir succombé aux forces centrifuges caractéristiques de la fin de la République, semble constitutive du tissu narratif même dont sont faits les héros liviens. Marcellus illustre parfaitement cette problématique et porte en lui la même tension. Celui-ci possède de fait les traits d'un homme à l'ancienne, répondant sur le plan politique et moral aux canons de l'éthique catonienne. Cette figure

105. Liv., XXVII, 27, 11. Même analyse chez Polybe, qui disserte longuement sur l'incroyable légèreté de Marcellus, sur le fait qu'il se soit comporté en novice et sur son irresponsabilité (Pol., X, 5, 32, 1-7). Le même thème est repris par Plutarque (*Marcellus*, 38, 6).

106. J.-E. BERNARD, *Le Portrait chez Tite-Live*, Bruxelles, 2000.

n'est cependant pas monolithique et présente de façon très nuancée des zones d'ombre importantes. Le fait est que Claudius Marcellus se trouve être celui qui, malgré lui, favorisera l'émergence d'un monde nouveau, celui des *condottieri*, que l'Africain portera véritablement sur les fonts baptismaux, et qui sera caractérisé par une hellénisation mortifère de Rome et l'abandon de l'idéal civique au profit d'une éthique individualiste et héroïque. Les raisons pour lesquelles Tite-Live n'a pas retenu la thèse d'un Marcellus résolument philhellène sont certainement multiples. Aux préoccupations méthodologiques de l'historien, soucieux de respecter les données essentielles relatives à son sujet, s'est ajouté le dessein de le situer dialectiquement avant le grand tournant emprunté par Rome sous la conduite du vainqueur d'Hannibal ; mais il est également possible que les nuances du portrait livien soient la manifestation d'une prudence de bon aloi, qui n'est pas cependant allé jusqu'à faire disparaître ces zones d'ombre, preuves du souci livien de trouver le canal permettant de dire les faits les plus délicats (le débat sur le titre d'Aulus Cornélius Cossus illustre encore cette attitude¹⁰⁷) malgré un contexte défavorable. À cet égard, l'exemple offert par le traitement livien de la figure de Claudius Marcellus nous permet de mieux comprendre les caractéristiques de cette liberté d'allure (*fides*) que Crémutius Cordus reconnaissait à Tite-Live¹⁰⁸.

Bernard MINEO

Université de Nantes

36, rue Ampère

44 100 Nantes

FRANCE

bernard.mineo@univ-nantes.fr

107. Aulus Cornelius Cossus aurait, selon Tite-Live, été tribun militaire lorsqu'il aurait emporté les dépouilles opimes en 437, en tuant Lars Tolumnius. L'historien se montre embarrassé en rapportant le témoignage d'Auguste, lequel avait affirmé avoir lu le titre de consul sur la cuirasse du personnage tandis qu'il restaurait le temple de Jupiter Feretrius en 32. La controverse était délicate dans un contexte où le *princeps* entendait refuser en 27 les dépouilles opimes à Licinius Crassus pour avoir tué le chef bastarnien Deldo en 29, en faisant valoir le fait que le général n'avait pas combattu sous ses propres auspices, mais sous les siens. Sur la nature de la controverse, et pour une bibliographie sur le sujet, cf. B. MINEO, *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris, 2006, p. 173-175.

108. Tacite, *Annales*, IV, 34. Sur la liberté de propos de Tite-Live, et plus particulièrement sur le pompéianisme de l'historien, cf. B. MINEO, *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris, 2006, p. 112-134.